

« Shakespeare, l'opsis et vous »

Adrien Gruslin

Numéro 60, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27592ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gruslin, A. (1991). Compte rendu de [« Shakespeare, l'opsis et vous »]. *Jeu*, (60), 128–130.

des passages les plus connus (Hamlet rabâchant jusqu'à plus soif les lignes tronquées, extraites de son fameux monologue, Lady Macbeth hallucinée frottant dix fois les taches de sang sur ses mains) devient vite éprouvante. Déployé en éventail, le *Who's who* shakespearien est laborieusement mis à contribution pour faire rire la galerie.

Et puis, au moment où on commence à se dire qu'on en aurait appris davantage sur Shakespeare en deux pages de Northrop Frye, et sur l'humaine condition en une couple d'heures à la cour municipale, l'aile du grand dramaturge nous effleure : telle repartie de la Nounou de Juliette, tel échange de répliques entre la Mégère et son créateur atteignent leur cible. Le plaidoyer de Shylock m'a eue, comme d'habitude : dès qu'on laisse parler Shakespeare, l'émotion est garantie!

Au Rideau Vert, où une imposante équipe de professionnels était réunie sous la houlette d'André Brassard, tout contribuait à accentuer la superficialité globale de ce *William S.* De l'escalier de métal en spirale solidaire d'un vaste plateau tournant, tous deux presque inutilisés, à la distribution prestigieuse contrainte au cabotinage, le mieux était cruellement l'ennemi du bien. Pourquoi aussi avoir infligé aux comédiens, pour matérialiser la situation d'accusé où ses personnages placent leur créateur, cette embarrassante sphère? Probablement voulait-on nous faire saisir l'universalité du dramaturge, au cas où on n'aurait pas encore compris. Je me demande si l'ardeur enthousiaste de collégiens néophytes et un bon vieux pilori de bois comme sous l'Ancien régime n'auraient pas tiré meilleur parti des quelques moments heureux que contient la pièce.

micheline letourneur

«shakespeare, l'opsis et vous»

Exercice de mise en scène. L'extrait choisi est la scène 2 de l'acte I de *Richard III* de William Shakespeare. Coordination artistique : Jean-Luc Bastien. Mise en scène et interprétation (dans l'ordre de présentation) : Martin Faucher, avec Hélène Mercier et Guy Thauvette; Gilbert Lepage, avec Nathalie Gascon et Widemir Normil; Alice Ronfard, avec Margaret McBrearty et Denis Sénéchal; Serge Denoncourt, avec Geneviève Rioux et Jean-François Blanchard; Luce Pelletier, avec Annick Bergeron et Pierre-Yves Lemieux. Production du Théâtre de l'Opsis, présentée dans les maisons de la Culture en mars 1991.

le théâtre en exercice

Pour la seconde fois, le Théâtre de l'Opsis nous convie à une belle leçon de théâtre. Après l'affrontement de Camille et de Perdican (*On ne badine pas avec l'amour*), la compagnie nous sert la confrontation entre Lady Anne et Richard III. L'exercice de mise en scène se double d'un spectacle équivalent à n'importe quel autre. Je devrais préciser : de plusieurs spectacles, la scène étant cinq fois réinstallée dans un cadre, dans une esthétique théâtrale et avec des interprètes différents. Le plaisir du spectateur, moins primaire (l'anecdote y perd forcément de son attrait) mais plus raffiné (la découverte du champ complexe de la mise en scène et de l'interprétation) y est grand, et l'enseignement en matière théâtrale précieux.

Non seulement l'Opsis récidive, mais il pousse plus avant l'expérience en s'attaquant à un classique nettement plus difficile. La deuxième scène de *Richard III* de Shakespeare est écrite en vers, donc plus codée et, aux yeux du spectateur, moins familière. Alors que le duo Camille-Perdican de la petite fontaine semblait tout droit sorti d'un film de Rohmer et opposait des conceptions amoureuses parfaitement modernes, le tandem shakespearien se loge plus loin dans l'Histoire, évoque les Plantagenet et, surtout, nous plonge dans les plus hauts accents de la tragédie. Richard III, le terrible, vient de tuer père et mari de Lady Anne et, devant le cadavre encore fumant de ce dernier, il tente de la séduire... Semblable situation limite, propre à la tragédie, n'est pas sans effrayer le public non averti.

Autre difficulté : l'absence de situation spatiale véritable. Le texte original parle «d'une autre rue». Rien à faire avec une symbolique petite fontaine aux couleurs de l'enfance. Au théâtre, le support anecdotique lié au lieu de l'action ne met pas forcément sur la piste de la signification profonde, mais il situe toujours avantageusement le spectateur. Il incombe alors au metteur en scène et au scénographe de dépasser ce seul support.

Avec *Richard III*, l'indication «une autre rue» n'apparaît pas plus contraignante qu'inspirante. Seul Serge Denoncourt a délaissé la proposition pour transformer l'espace en salle funèbre où le catafalque du roi assassiné est entouré de chandelles. Il s'en dégage forcément une atmosphère particulière. Les quatre autres metteurs en scène ont conservé la rue sans nécessairement la décorer de quelque façon que ce soit. On peut croire que la didascalie ne les a guère stimulés. Seul Martin Faucher a jonché le sol de papiers-feuilles d'automne rougeâtres en parfaite harmonie avec la longue et royale traîne rouge symbolisant le cadavre du roi mort et avec les lèvres de son assassin peintes outrageusement du même rouge. Scène de sang pour duo d'amour. Intéressant! Luce Pelletier utilise l'écran pour y projeter l'ombre géante de l'ogre méchant loup Richard; Gilbert Lepage se contente de disposer les interprètes l'un en rapport avec l'autre, et il mise sur un double jeu de micro et d'éclairage; Alice Ronfard choisit un style de jeu baroque sans autres artifices. Le travail de mise en espace apparaît réduit, l'accent porte plutôt sur le travail d'interprétation orchestré par les metteurs en scène. Costumes, compositions physiques et voix vont donc définir des personnages très diversifiés.

martin faucher

Chez Martin Faucher, Richard est bossu, plus que boiteux, a un pied nu l'autre botté, ce qui oblige Guy Thauvette à adopter une démarche à la Quasimodo, les lèvres peintes par ses soins du sang de ses victimes, répugnant tant physiquement que moralement. Tel un crapaud visqueux, il tourne autour d'une Lady Anne (Hélène Mercier) déchirée devant la dépouille de son époux. Faucher et Thauvette ont poussé le plus

loin possible l'image du sanguinaire hideux auquel la belle pourra opposer toute la rage qui la submerge... mais dans un combat perdu d'avance. La scène est magnifique et, n'eût été la faiblesse d'interprétation d'Hélène Mercier, la scène aurait atteint la quasi-perfection.

gilbert lepage

Chez Gilbert Lepage, le réglage, beaucoup plus classique et sobre, mise sur la puissance du jeu. Il est en cela magnifiquement servi par le duo Gascon-Normil. Sans lieu précis, l'action installe les personnages à distance, elle au centre sous les feux de la rampe, lui à droite dans l'obscurité. À l'ouverture, les voix sont rendues plus solennelles par l'utilisation d'un micro. L'effet ennoblit les héros et, paradoxalement, la distance les rapproche. La fière Lady Anne, plus fière encore par le port altier et le verbe haut de Nathalie Gascon, n'a d'égal que l'assuré et légèrement ironique Richard. L'affrontement est de la même force, le couple n'en paraît que plus destiné l'un à l'autre. La voix posée de Widemir Normil affirme le caractère inéductible de l'issue finale. Nullement impressionné par la fureur de la femme, le port tout aussi hautain qu'elle, le Richard de Normil est aux antipodes du sinistre crapaud de Guy Thauvette. Aucune boiterie chez lui sauf... la couleur de sa peau, qui le marginalise à coup sûr et l'apparente au Maure Othello. La référence s'impose et, pour qui connaît cette tragédie shakespearienne de la jalousie, n'en est que plus éclairante. Sans vouloir comparer les cinq interprétations (l'Opéra s'y refuse avec raison, encore qu'il ne puisse l'éviter), je ne peux m'empêcher de signaler que celle-ci m'a semblé la mieux sentie, la plus profonde et, peut-être, la mieux dirigée alors qu'elle fut, en apparence, la moins mise en scène. Comme quoi il n'est pas toujours besoin de grands artifices pour servir un texte!

alice ronfard

Avec Alice Ronfard, contraste suprême, à la scène classique succède le baroque. La metteuse en scène déclenche des réactions joyeuses dans la salle. Elle fonce sans retenue (tant qu'à faire!) dans la démesure et la désinvolture; elle fait de Richard III (Denis Sénéchal) un mafioso dont le stratagème «amoureux» tient du jeu léger et

anodin, insensible à toute forme de tragique. Affublée d'une courte et quêtaine robe de mariée, la Lady Anne (Margaret McBrearty) faussement éplorée joue aussi gros. De bout en bout, la scène fait rire. Vidée de son impact tragique, elle est devenue une moquerie, un amusement mené par un homme cynique, immoral et superficiel. C'est un véritable exercice de style pour les interprètes. C'est le Shakespeare des comédies, du théâtre dans le théâtre, du clin d'œil à la salle, comme si Alice Ronfard, s'amusant avec le texte, l'avait retourné, comme une veste, avec le plus grand bonheur. Le grand «Will» aurait été ravi. D'aucuns seront interdits devant la tragédie ainsi moquée. M'est avis qu'ils ont tort. La dérision n'est pas moins excessive que la tonalité grave, d'autant qu'elle sert fort bien l'immoralité de ce Richard. Certes, elle sied moins à Lady Anne et nul n'imagine la pièce en entier ainsi travestie mais, dans le cadre d'un exercice de mise en scène, le choix séduit.

serge denoncourt

Chez Serge Denoncourt, la veillée funèbre s'ouvre sur une Lady Anne (Geneviève Rioux) en colère. Forte et fière, elle crie vengeance devant un Richard (Jean-François Blanchard) à la voix hésitante, grêle, quasi enfantine. Qu'est devenu le hideux monstre? Où est passé l'ironique Maure? Quel est cet homme des plus faibles? Le choix étonne, déroute, et ce n'est qu'une fois la scène achevée que le sens s'éclaircit. Peu à peu, la voix monte, Richard souffle les bougies, il doit ramper pour le faire (tiens, le crapaud!) et on comprend que le ton du début n'était qu'un subterfuge pour mieux éteindre les feux de la colère de la belle, pour mieux la piéger. Et la Lady Anne exaltée du début perd peu à peu sa colère. Si cette Anne a la même grande allure que celle de Nathalie Gascon, ce Richard ne ressemble à aucun autre. La direction prise par Denoncourt et Blanchard est originale, mais elle ne suscite pas le plus grand enthousiasme. Trop surprenante peut-être?

luce pelletier

Dans la mise en scène de Luce Pelletier, un écran habilement utilisé en fond de scène fait planer l'immense ombre de Richard. Voilà le grand loup aux doigts griffus de sorcière qui terrorise la

pauvre fillette en pleurs. L'image de puissance est terrifiante. Quelle nouvelle ruse ce Richard a-t-il encore inventée? Malheureusement, l'écran bloque la projection vocale de l'acteur (Pierre-Yves Lemieux) de sorte que le propos n'est pas à la hauteur de l'image. Le réglage de Pelletier est audacieux; il montre une Lady Anne (Annick Bergeron) toute menue, croix au cou et chapelet à la main, devant cette noire ombre qui paraît, à l'ouverture de la scène, tel un Christ en croix du haut de son Calvaire et aussi comme l'aigle guettant sa proie du haut du ciel. Double image dans une seule attitude, l'effet est saisissant. Une fois sorti de derrière l'écran, ce Richard se promène sur la plante des pieds, autre forme de boiterie, et la scène, privée de l'effet visuel, perd de sa force. D'autant que le jeu des deux interprètes est alors moins intense.

Il est intéressant d'observer comment chaque metteur en scène a interprété et défini la ruse de Richard III : du hideux crapaud collant sa glu sur une Lady Anne furax au grand méchant loup du conte devant la fillette impuissante; entre les deux, le duo d'égale force cède le pas au macho désinvolte, puis à l'enfantine faiblesse. Une constante : tous foncent, chacun par un sentier différent, direct ou détourné. Les personnages sont tour à tour nobles, légers, «quêtains» ou monstrueux. Et ils ont toujours noms Richard et Anne.

Comme spectateur, j'ai été tout aussi intéressé que je l'avais été lors de l'exercice Musset. Parfois ému, parfois amusé, jamais indifférent, même dans les prestations moins réussies. Comme pour le travail précédent, la preuve est éclatante: les classiques, à condition que leur contenu conserve quelque pertinence, peuvent donner lieu à des propositions scéniques diverses et intéressantes. Rien sans doute qu'un tel spectacle-exercice ne peut mieux illustrer la fonction de la mise en scène, le travail d'interprétation, bref l'âme même du théâtre. Pour le milieu théâtral, pour le secteur de l'enseignement, mais aussi pour le spectateur curieux, la leçon de théâtre est réussie. Espérons que le Théâtre de l'Opsis nous proposera d'autres travaux de ce genre.

adrien gruslin